

Le mystère de la croix dans l'expérience spirituelle de Saint Louis-Marie Grignon de Montfort



Sens du mot croix :

Sens propre :

- antique instrument de supplice des condamnés auquel Jésus a été soumis
- crucifix, calvaires, insignes...

Sens figuré :

- tout ce qui découle de l'option pour le Christ, en faveur de l'Evangile ou au service de l'Evangile (cf Mt 5, 11 ; Ph 1,29 ; 2 Th 1,5 ; 2 Tim 1,8 ; 2,8 ss).

Le sens s'est étendu aux épreuves, obstacles, difficultés de la vie, supportées ou acceptées par le chrétien, en union aux souffrances du Christ, pour prolonger dans l'Eglise la mission de Jésus Sauveur.

I. ST L.M.DE MONTFORT ET LA CROIX DANS LE CONTEXTE DU XVIII^E SIECLE.

La physionomie spirituelle d'un saint est avant tout façonnée grâce à sa fidélité à l'Evangile et aux initiatives de l'Esprit Saint. Mais elle est toujours marquée par la tradition de l'Eglise et par les courants du temps et du milieu où il se meut. Montfort aimait ainsi à confronter ses aspirations les plus profondes et son expérience de vie aux écrits d'auteurs spirituels confirmés. Sans pour autant renoncer à être lui-même, tel que Dieu le modelait.

Ses références concernant le mystère de la croix

- Henri Boudon *Les Saintes Voies de la Croix*
- Joseph Surin *les Lettres spirituelles*
- M. Olier (Fondateur du séminaire de Saint Sulpice de Paris) et le contexte sulpicien où il a été formé durant huit années.

Montfort ne sera progressivement lui-même qu'après sa sortie de Saint-Sulpice. Il continuera son propre itinéraire spirituel et apostolique, toujours marqué par la croix, conséquence normale de sa décision de vivre à la lettre les exigences de l'Evangile.

II. LA CROIX DANS LA VIE DE MONTFORT

1. Ses épreuves

1700 : son séjour de six mois à Saint Clément de Nantes à la sortie du séminaire, il souffre d'inaction.

Tâtonnement durant cinq années pour trouver sa voie (à partir de **1706** suite rencontre du Pape à Rome en 1706)

Rejet de l'hôpital de Poitiers, puis de la Salpêtrière Désavoué par ses anciens directeurs spirituels et abandonné par ses amis d'autrefois. (cf. L.15)

1703 : expérience de la rue du Pot-de-Fer à Paris vivant dans un misérable réduit. Il est « plus que jamais appauvri, crucifié, humilié » (cf. L. 16).

Expérience humainement terrible de rejets et d'humiliations pour cet homme de trente ans, expérience spirituelle extraordinaire pour celui qui implore sans cesse le « trésor infini » de la Sagesse (L.15).

1706 : Au **retour de Rome**, comme missionnaire apostolique, il aura jusqu'à la mort la croix comme compagne de vie. Sa prédication dérange et lui suscite des ennemis. Il est décrié par des détracteurs le traitant de « coureur », « d'aventurier », « d'hypocrite », « d'antéchrist » alors que le petit peuple voit en lui « le bon Père de Montfort ». On va chercher à lui ôter la vie (Rochelle...). Il est plusieurs fois frappé d'interdit ou refusé dans sept diocèses suite à des rapports injustes ou en raison de son zèle intempestif, bien qu'il se soit toujours voulu fidèle aux directives des Evêques. Sa souffrance était d'autant plus vive dans ces circonstances que des chrétiens allaient être privés du bénéfice de la mission. Et ceux qui l'accompagnaient étaient condamnés à partager sa croix.

Témoignage dans la lettre à sa sœur Guyonne Jeanne datée de **1713** : « Si vous saviez mes croix et mes humiliations par le menu, je doute que vous désireriez si ardemment me voir ; car je ne suis jamais dans aucun pays que je ne donne un lambeau de ma croix à porter à mes meilleurs amis, souvent malgré moi et malgré eux. Aucun ne me peut soutenir et n'ose se déclarer pour moi qu'il n'en souffre [...]. Toujours sur le qui-vive, toujours sur les épines, sur les cailloux piquants, je suis comme une balle dans un jeu de paume : on ne l'a pas sitôt poussée d'un côté qu'on la pousse de l'autre, en la frappant rudement. C'est la destinée d'un pauvre pécheur. C'est ainsi que je suis sans relâche et sans repos, depuis treize ans que je suis sorti de Saint-Sulpice ». (cf. L. 26).

Cette lettre, comme celles qui suivront, porte en exergue « Vive Jésus, vive sa Croix » ; jusque-là il

les commençait par ces mots : « Le pur amour de Dieu règne dans nos cœurs. »

Raviver la vie baptismale chez les chrétiens à travers la prédication, tel est son objectif. Il en accepte la conséquence ou le prix : « combattre les démons de l'enfer, faire la guerre au monde et aux mondains » (cf. L. 24). C'est ainsi qu'il invite sa sœur religieuse à prier en communauté pour lui « *obtenir de Jésus crucifié la force de porter les plus rudes croix et les plus pesantes comme des pailles, de résister avec un front d'airain aux puissances infernales* » (cf. L. 24).

Il mourra prématurément sans avoir achevé son œuvre de fondateur, suprême dépouillement pour celui qui seize années durant n'a cessé de supplier Dieu avec confiance afin d'obtenir une compagnie de prêtres missionnaires.

2. Le crucifix, les calvaires

Montfort étudiant « portait toujours sur lui un crucifix et une image de la Très Sainte Vierge en relief ». « Le crucifix et l'image de la Très Sainte Vierge furent, dans tout le cours de sa vie [...] son unique ressource pour tout ce qu'il entreprenait. » Le pape Clément XI avait attaché à son crucifix d'ivoire une indulgence plénière pour tous ceux qui le baiseraient à l'heure de la mort. Il le serrait dans sa main droite durant ses dernières heures et bénissait ainsi ses ultimes visiteurs. A Montfort-la-Cane, en 1707, au lieu de prêcher, il tire son crucifix de Rome, le contemple longuement et fond en larmes ; descendu de chaire sans un mot, il le présente à baiser à chacun. Tout le monde est touché et contrit. Le but est atteint. Il brandit parfois son crucifix comme une arme pacifique pour séparer des jeunes gens qui se battent en duel, ou comme un signe de ralliement contre la licence ou les obscénités : « que ceux qui aiment Jésus-Christ se joignent à moi pour l'adorer ».

En 1713, au supérieur de la communauté du Saint-Esprit qui lui demande quelque marque de son amitié, il donne « un petit crucifix long comme le doigt, en [...] disant « voilà ce que j'ai de plus précieux au monde, je vous le donne » ; [...] ce petit crucifix était tout usé par le fréquent usage que M. de Montfort en avait fait pour le baiser »

Durant les missions, il distribuait de petites croix d'étoffe aux participants. Mais, l'un des sommets de la mission était la bénédiction d'un calvaire. Sur un lieu généralement élevé, une grande croix devait rappeler à tous l'engagement de Dieu à sauver l'homme et celui du baptisé à porter chaque jour sa croix à la suite de son Maître. C'était encore une manière de graver dans les cœurs, comme ils l'étaient dans le sien, la dévotion et l'amour de

Jésus-Christ crucifié, et un puissant moyen de célébrer et perpétuer le triomphe du calvaire.

Pontchâteau (1708-1710)

[...] Entreprise grandiose, durant seize mois, chaque jour, plusieurs centaines de volontaires travaillèrent : croix géante de plus de quinze mètres, encadrée de celles des larrons, statues de Marie, de Jean, de Madeleine, le tout au sommet d'un monticule d'une trentaine de mètres, visible à trente kilomètre à la ronde ; s'y ajoutaient trois chapelles et une plantation de sapins et de cyprès matérialisant les dizaines du rosaire. Le calvaire, dont la bénédiction fut interdite par l'Evêque de Nantes, sera détruit un peu plus tard.

1712 à Sallertaine, nouveau projet de calvaire (plus modeste). Quelque semaine après la bénédiction, à l'instigation des ennemis de Montfort, la destruction du calvaire était décidée par le gouverneur.

Chaque fois, la croix glorieuse privée de triomphe et de vénération populaire se changeait en croix douloureuse plantée dans le cœur de chacun, y portant des fruits durables.

Avril 1716 à Saint Laurent-sur-Sèvre, le calvaire de sa dernière mission sera érigé au lendemain de sa mort quelques heures avant sa sépulture.

3. Comment Montfort porte sa croix

L'événement du calvaire de Pontchâteau et les semaines qui suivirent nous permettent de saisir sur le vif la manière dont Montfort fait face à l'épreuve. Avec l'accord préalable de l'Evêque, tout est prêt pour la bénédiction du 13 septembre 1710. A seize heures, interdiction de procéder à la bénédiction : ordre du roi, notifié par l'Evêque de Nantes. Montfort marche toute la nuit, va trouver l'Evêque pour s'éclairer. L'interdiction est maintenue. Ne changeant rien à son programme, il commence dès le dimanche suivant, la mission de Saint Molf dans le même diocèse. Dès les premières semaines, **il reçoit l'interdiction de prêcher et de confesser** dans tout le diocèse. En lisant la notification de l'Evêque, il pleure. Et pourtant, le porteur du message « ne le vit ni troublé ni aigri : souffrir et se taire était l'unique parti qu'il prenait en ces sortes d'occasion ». Nouvelle visite à l'Evêque, « espérant faire révoquer l'interdit ». C'est pour apprendre de la bouche du prélat que le calvaire de Pontchâteau sera détruit. Il fait alors une retraite (chez les Jésuite à Nantes) avec une sérénité qui étonne, gardant le silence sur tout ce qui est arrivé. Aux visiteurs qui abordent le sujet, il répond : « Je n'ai ni peine, ni chagrin, je suis content. ». Content et joyeux dans sa souffrance apostolique (L. 26),

Montfort invite son entourage à remercier Dieu avec lui (L. 24), à réciter le Te Deum.

III. LA DOCTRINE DU PERE DE MONTFORT SUR LA CROIX (Dict. Croix. p. 334ss)

A partir de l'A.T. et du N.T., Montfort relit à sa manière le dessein de Dieu sur l'humanité, dessein éternel d'amour, de vie, de salut. Pour réaliser ce dessein, Dieu a opté pour l'Incarnation rédemptrice.

1- La croix dans la vie du Christ

a) *L'incarnation rédemptrice.*

C'est « le premier mystère de Jésus-Christ, [...] un abrégé de tous les mystères qui renferme la volonté et la grâce de tous » (VD 248), il rend possible tous les autres. (*Mystère au sens du XVII^e siècle, = les différents événements de la vie du Christ et de Marie, lesquels continuent à porter des fruits dans la mesure où ils sont contemplés, médités, vécus*) C'est en tant que Verbe incarné que le Christ a pu naître, enseigner, souffrir, mourir, ressusciter. Montfort en parle comme du « plus grand mystère de la Sagesse éternelle » (ASE 167, LAC 26, C.19,1).

En choisissant l'incarnation, de partager notre condition humaine, le Christ a choisi un état de souffrance, il s'est établi volontairement dans un état de croix.

b) *Le Christ tendu vers la croix*

Dans ASE Montfort nous montre ainsi que Jésus la Sagesse incarnée a choisi la croix dès son incarnation jusqu'à sa mort effective sur la croix (cf. ASE 169, 170). Cette doctrine montfortaine est le résultat de l'influence des auteurs spirituels du XVII^e siècle. (Cf. Ci-dessus)

(*Un détail révélateur : dans la statue de Notre-Dame de la route portant l'enfant Jésus, dont on dit qu'il l'a sculptée lui-même, l'enfant Jésus a déjà la cicatrice du côté transpercé. Rappel du mystère de la croix à toutes étapes de la vie de Jésus*)

Tout en décrivant les souffrances endurées par le Christ (ASE ch. 13), Montfort en souligne la cause ou le sens : l'amour de l'homme. C'est pour lui qu'il marche à la croix, qu'il épouse la croix (ASE 170), qu'il colle à la croix (ASE 171), qu'il s'identifie à la croix (ASE 172). Après l'avoir choisie « dans le sein du Père » (ASE 190) et avoir renouvelé ce choix dans le sein de Marie (ASE 170), « toutes ses recherches, tous ses désirs, tendaient vers la croix » (ASE 170 ; cf. C. 19).

c) *Mystère de l'amour et de la Sagesse*

La Sagesse éternelle, Jésus-Christ aurait pu gagner les cœurs des hommes par d'autres voies que celle de la croix (charmes, plaisirs, grandeurs, sans humiliations... (cf. ASE 168), or elle ne l'a pas fait. Renonçant à la joie qui lui revenait, il endura la croix (He 12, 2), cf. aussi Ph 2, 6-8 « *Le Christ Jésus, ayant la condition de Dieu, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'est anéanti, prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes. Reconnu homme à son aspect, il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix* ». Si Dieu a choisi la croix, elle n'est donc plus folie, ignominie ou scandale, elle devient suprême sagesse, elle condamne la sagesse humaine à courte vue, la sagesse terrestre dont parle saint Jacques, celle des biens de la terre (ASE 80), la sagesse charnelle (Cf. ASE 80, 81, 82). Tel est en raccourci le raisonnement de Montfort. Et Dieu ne changera pas. La Sagesse éternelle s'est unie à la croix d'un lien indissoluble, d'une alliance éternelle. Impossible donc de la trouver désormais par d'autres chemins. « Jamais la croix sans Jésus ni Jésus sans la Croix » (ASE 172 ; 180).

d) *Mystère de souffrance et de gloire*

L'union indissoluble de Jésus-Christ Sagesse et de la croix est consommée au calvaire, où ils se donnent l'un à l'autre (cf. ASE 170-171). Le Christ s'est livré, abandonné à la croix. Le dépouillement jusqu'à l'extrême, les souffrances physiques et morales, la présence de sa mère au pied de la Croix, « l'abandon du Père », sont autant de tourments de l'homme des douleurs par excellence (cf ASE 155-162). Montfort parle peu de la résurrection. La souffrance et la mort seraient-elles un point final ? Nullement. Comme les auteurs de son temps, Montfort célèbre « le triomphe de la Sagesse éternelle dans la Croix et par la Croix » (ASE ch. XV).

Le cantique 19 résume le triomphe de la Croix. Montfort considère la croix du Christ comme un trophée de victoire, digne d'adoration (ASE 172). En attendant, la Croix est signe de ralliement des soldats du Christ pour voler de victoire en victoire (ASE 173), car « le Christ crucifié...est devenu puissance de Dieu » (1 Co 1, 23-24). Son triomphe se manifeste dès ici-bas par la joie intérieure, la paix, la douceur du Christ.

2- La croix dans la vie du chrétien

a) *Le baptême et ses exigences*

Ne le savez-vous pas ? Nous tous qui par le baptême avons été unis au Christ Jésus, c'est à sa

mort que nous avons été unis par le baptême. Si donc, par le baptême qui nous unit à sa mort, nous avons été mis au tombeau avec lui, c'est pour que nous menions une vie nouvelle, nous aussi, comme le Christ qui, par la toute-puissance du Père, est ressuscité d'entre les morts. (Rm, 6, 3-4)

La plongée dans l'eau, symbole de l'Esprit, ensevelit le pécheur dans la mort du Christ, il en ressort comme une nouvelle créature (Col 2, 12 ; 2 Co 5,17). Logiquement invité à vivre en « homme nouveau » (Ep 2, 15), le chrétien demeure toute sa vie affronté au péché. L'opposition entre le « vieil homme » et « l'homme nouveau », entre la « chair et l'esprit », est source de renoncement et de souffrance. [...] « Nous portons partout et toujours en notre corps les souffrances de mort de Jésus, afin que la vie de Jésus soit, elle aussi, manifestée dans notre corps » (2 Co 4, 10).

Montfort n'ignore pas cette doctrine paulinienne du baptême mais il va déplacer l'accent vers le mystère de l'incarnation. « Dieu le Fils veut se former, et pour ainsi dire s'incarner tous les jours en ses membres » (VD 31). Nous ne sommes point à nous, mais au Christ (1 Co 6, 19), « tout entier à lui comme ses membres » (VD 68) et à ce titre associés d'une manière spéciale à sa croix. En définitive le baptisé est mis en croix avec le Christ. Les promesses du baptême sont une décision de suivre le Christ jusque dans ses souffrances : « je me donne tout entier à Jésus, pour porter ma croix à sa suite ».

b) La parfaite consécration à Marie et la croix

La parfaite consécration à Jésus-Christ par les mains de Marie étant « une parfaite rénovation des vœux et promesses du saint baptême » (VD 120), celui qui s'y engage accepte de porter sa croix à la suite du Christ « tous les jours de sa vie ». Consistant à « se donner, se consacrer, et sacrifier volontairement et par amour », à renoncer au « droit qu'on a de disposer de soi-même » (SM 29), elle (*la parfaite consécration*) ne va pas sans quelque déchirement intérieur.

Le parfait serviteur de « Jésus en Marie » est tendu vers l'accomplissement de la volonté du Père, comme le Christ qu'il a décidé de suivre (cf. ASE 187).

Selon Montfort, celui qui a trouvé Marie par une vraie dévotion est assailli de croix et de souffrances plus qu'aucun autre, « parce que Marie, étant la mère des vivants, donne à tous ses enfants des morceaux de l'Arbre de vie qui est la croix de Jésus (SM 22). « En leur taillant de bonnes croix elle leur donne (aussi) la grâce de les porter patiemment et même joyeusement, en sorte que les croix qu'elle donne à ceux qui lui appartiennent sont plutôt des confitures ou des croix confites que des croix amères (SM 22).

c) La croix, chemin de sagesse

La croix est « moins un objet de contemplation et d'effusion sensible qu'un mystère à creuser et à vivre »¹ Il ne suffit pas de proclamer que la Sagesse est la Croix et que la croix est la Sagesse. Il faut se mettre soi-même à l'école du Maître : « il n'y a que Jésus-Christ qui puisse vous enseigner et faire goûter ce mystère par sa grâce victorieuse » (LAC 26). Celui qui sait le « mieux porter sa croix, quand il ne saurait ni A ni B, est le plus savant de tous ».ASE 179.

Il faut donc « demander la Sagesse de la croix, qui est une science savoureuse et expérimentale de la vérité [...] demandez-la incessamment et fortement, sans hésiter, sans crainte de ne la pas obtenir », et l'on voit « clairement, par expérience, comment il se peut qu'on désire, qu'on recherche, et qu'on goûte la croix » (LAC 45).

Il faut être humble, petit, mortifié et intérieur pour connaître le mystère de la Croix (LAC 45). Grâce qu'il « faut mériter par une grande fidélité et par de grands travaux » (ASE 174), que Dieu ne donne qu'à ses « plus grands amis, après bien des prières, des désirs, des supplications » (ASE 175 ; 103 ; 173). Elle rend fécond la parole du missionnaire. « Je n'ai jamais fait plus de conversions qu'après

¹ J.A. Bizet, « Saint Louis-Marie de Montfort et l'école dominicaine du XIV^e siècle, dans *Supplément de la vie spirituelle* 9, (1949) 60-67.

les interdits les plus sanglants et les plus injustes » (L. 26).

d) La croix, signe de l'amour

Dans une lettre à Mère Saint-Joseph, religieuse du Saint-Sacrement Montfort va jusqu'à écrire : « Votre âme porte croix grosse, large pesante. Oh quel bonheur pour elle ! Qu'elle ait confiance si Dieu tout bon continue à la faire souffrir [...] c'est une preuve qu'elle en est assurément aimée. Je dis assurément, car la meilleure marque qu'on est aimé de Dieu, c'est quand on est haï du monde et assailli de croix » (L. 13).

Pour l'homme pécheur, la croix est une « amoureuse punition » [...] d'ailleurs « accompagnée de douceurs et de mérites » et « suivi de récompenses dans le temps et l'éternité » (LAC 21). [...] Montfort insiste sur le tact et la délicatesse de Dieu distribuant les croix « en les proportionnant à notre faiblesse » (ASE 103). Chacun reçoit « sa croix et non celle d'un autre ». En retour, le chrétien qui l'accueille et s'en charge trouve dans sa croix l'occasion de manifester à Dieu son amour (cf. ASE 176).

e) La joie dans les souffrances de la croix

Par le baptême la personne devient « disciple du Christ » qui s'engage à renoncer à lui-même, à prendre et porter sa croix, à la suite de son Maître. Ainsi le baptisé doit s'attendre à livrer un combat avec Satan et avec le monde, dans la mesure où il prend au sérieux et décide de vivre l'engagement baptismal en se vouant à Marie (VD 50, 54 ; PE 18). [...] Progressivement le Christ associe le chrétien à sa propre croix de multiples manières : douleurs, maladies, peines spirituelles, sécheresses, incompréhension des parents et des amis, souffrances cachées que personne ne pourra atténuer (cf LAC 18). Il doit « renoncer à lui-même, se dépouiller du vieil homme ... (Cf. VD 221) en un mot mourir à lui-même tous les jours (VD 81 ; cf. mortification universelle et continuelle ASE 196).

Bien portée, la croix produit la joie dans l'âme. Montfort manque de mots pour exprimer cette joie dont il parle en connaisseur. « Qu'on s'imagine toutes les plus grandes d'ici-bas, écrit-il, la joie [...]

d'un pauvre que l'on comble de toutes sortes de richesses ; [...] la joie d'un paysan qu'on élève sur le trône ; [...] la joie d'un marchand qui gagne des millions d'or ; [...] la joie des généraux d'armée qui remportent des victoires [...] ; la joie des captifs qui sont délivrés de leurs fers », toutes ces joies sont bien peu de choses ! La joie « d'une personne crucifiée, qui souffre bien, les renferme et les surpasse toutes » (LAC 34). (Cf la joie parfaite de François d'Assise annexe 2)

Et qui dira la gloire acquise pour le ciel lorsque la mort aura transformé le poids de la souffrance d'un instant en poids éternel de gloire ? (ASE 170). [...] (cf. Béatitudes Mt 5, ¹⁰ Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des Cieux est à eux. ¹¹ Heureux êtes-vous si l'on vous insulte, si l'on vous persécute et si l'on dit fausement toute sorte de mal contre vous, à cause de moi.)

3. Pour comprendre (et vivre) l'enseignement de Montfort

a) La logique chrétienne

A première vue, le comportement de Montfort et son enseignement au sujet de la croix apparaissent hors du commun. N'y aurait-il pas une tendance masochiste ou un attrait morbide pour la souffrance chez le jeune étudiant qui prenait régulièrement cilice et discipline, dormait très peu et se plaisait à veiller et à contempler le visage des morts ?² L'homme de trente-cinq ans estimant à Vertou que la mission allait mal alors que, au jugement de ses collaborateurs, elle se déroulait le mieux du monde, était-il normal ? Comment interpréter le « pas de croix quelle croix » qu'il lance en cette occasion ? Quels sentiments animaient le « Montfort fondateur », quelque mois avant sa mort, quand il souhaitait à sa communauté des Filles de la Sagesse « une année pleine de combats et de victoires, de croix et de pauvreté et de mépris » (L.32) ? Sans nier une certaine mésestime de la nature humaine, ses motivations profondes sont à chercher ailleurs. « Dieu seul », Jésus-Christ Sagesse incarnée et crucifiée, son Evangile, sont ses seules références. Par intuition spirituelle et par grâce, il a compris

² Blain 24

que Dieu lui-même, pour sauver l'homme, a choisi le chemin de la souffrance et du calvaire. Comme baptisé et missionnaire, il se doit d'emprunter le même chemin. Marcher à la suite de Jésus-Christ oblige à opter pour un art de vivre opposé à celui du monde. Combattre la sagesse mondaine engendre des épreuves qui sont source de vie et gage de fécondité. [...] Montfort invite tous les « amis » de Jésus-Christ à en comprendre la nécessité et à s'y livrer sans compromission. Et il peut leur promettre la joie spirituelle, celle des béatitudes, fruit de l'Esprit dans l'âme fidèle, pour en avoir personnellement goûté la douceur au plus profond de ses abandons. De là à souhaiter des croix pour lui-même et les autres, il n'y a qu'un pas qu'il franchit allègrement.

a) Sagesse ou folie ?

Certains énoncés ou raccourcis de langage de Montfort peuvent donner lieu à de fausses interprétations de sa doctrine spirituelle, notamment lorsqu'il parle de la croix. Exemple en ASE ch. XIV : « La Sagesse y prend ses complaisances, elle la chérit parmi tout ce qu'il y a de grand et d'éclatant au ciel et sur la terre (ASE 168) etc... (ASE 170, 177, 180). [...] Prendre ces expressions abruptes telles quelles, ou les sortir de leur contexte, conduirait à considérer Dieu comme un être pervers se délectant dans la souffrance humaine. Elles s'éclairent partiellement quand on y voit la manifestation extrême de l'amour et de l'amitié de Dieu pour l'homme (cf ASE ch. VI) « Il y a une si grande liaison d'amitié entre la Sagesse éternelle et l'homme qu'elle est incompréhensible ». C'est par « l'excès de l'amour qu'elle lui portait » qu'elle « s'est livrée à la mort pour le sauver » (ASE 64). (cf sa référence à Rm 5, 8-9 au n°156 ASE « *Jésus-Christ a fait paraître l'amour qu'il nous porte en mourant pour nous etc...* »).

Mais le mystère de la croix comme de toute souffrance n'est pas levé pour autant. Il s'épaissit plutôt lorsque Dieu en fait le choix. Car la souffrance est un mal auquel l'homme est confronté, auquel les philosophes et les religions ont tenté de trouver une explication sans jamais y parvenir – car il n'y en a pas -, contre lequel, la seule attitude digne de l'homme est la révolte pour

le nommer, et la lutte pour l'amoindrir ou l'abolir, révolte et lutte à travers lesquelles la liberté continue à donner du sens à la vie.

Dieu ne veut jamais le mal et la souffrance puisqu'il a fait l'homme pour le bonheur. Mais, apparemment impuissant face au mal, il a voulu devenir solidaire des hommes dans leur souffrance. Cette solidarité extrême ouvre une brèche, elle permet « d'espérer contre toute espérance » (Rm 4, 18). Sur la croix, Dieu s'est rendu crédible, dans son apparente impuissance, en devenant le bon samaritain de l'homme en sa misère, en prenant sur lui toute souffrance (Is 53,4 ; cf. Is 53, 3.10). Désormais rien ne pourra séparer l'homme de l'amour de Dieu ainsi manifesté en Jésus crucifié. [...] Dieu rejoignant en Jésus-Christ tout homme qui souffre et porte sa croix lui offre la possibilité de faire front à l'épreuve, d'humaniser sa vie au creux même de sa souffrance, et donc de continuer à ouvrir l'avenir jusqu'au terme de son existence terrestre.

« Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous » (Rm 8, 32-39). [...] « C'est par le Christ et dans le Christ que s'éclaire l'énigme de la douleur et de la mort qui, hors de son Evangile, nous écrase » (Concile Vatican II, GS 22). Jésus-Christ propose à ses disciples un nouvel art de vivre, une sagesse selon Dieu.

« Fous à cause du Christ » (1 Co 5, 10). Comme François d'Assise, Ignace de Loyola, Jean de la Croix, Thérèse d'Avila, Thérèse de Jésus... comme tant d'autres, le choix de Montfort est sans ambiguïté. Souffrir et être méprisé pour le Christ, n'estimer que la croix, la demander instamment à Dieu (Cf ASE 177), la vivre au jour le jour.

Montfort a certainement vécu en vérité ce que Saint Paul écrit aux Galates : « Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi » (Gal 2, 20). Les saints comprennent la croix. A la suite de l'homme Dieu, ils accueillent la croix de chaque jour comme le bien le plus précieux. Ils l'aiment tout au long de

leur vie... La croix est l'outil indispensable par quoi le divin pénètre l'humain ».³

Conclusion

Tous les membres de l'Eglise sont appelés à la sainteté (1 Th 4,3 ; cf. Ep 1,4), dans des formes diverse de vie et des charges différentes. Sous la conduite de l'Esprit et en obéissance au Père, tous marchent à la suite du Christ pauvre, humble et chargé de sa croix pour mériter de devenir participants de sa gloire (cf. L.G. 39,41). Plus le Christ crucifié a sa place dans leur cœur et dans leur vie, plus leur sainteté est manifeste. Tout au long de l'histoire, de tels exemples de sainteté abondent. Saint Louis-Marie de Montfort en est un. [...] A travers leurs disciples, ils continuent à rappeler aux autres chrétiens la réalité de la souffrance salvifique du Christ.

Fr. Maurice Hérault

D'après extraits de l'article « CROIX », dictionnaire de spiritualité montfortaine, Frère Jean Bulteau, p. 327-345

³ Chiara Lubich, *Méditations*, Nouvelle Cité, Paris, 1977, 101. Dans son journal, au 20 septembre 1964, elle écrit : « Saint Louis-Marie de Montfort m'a fait comprendre la

valeur centrale de la croix », *Diario 1964-1965*, Citta Nuova, Rome, 1967, 150.